

La fille du Charagine

CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, II, 1919, n° 25, p. 237.

Un roi et une reine très puissants qui gouvernaient un pays aussi grand que la Bretagne avaient un fils unique qu'ils avaient obtenu du bon Dieu, après de longues années de mariage. Il avait nom Victor et semblait un modèle de toutes les perfections. Malheureusement un sort fatal pesait sur sa destinée. Au lendemain de sa naissance, on avait vu paraître à la cour une vieille sorcière à la jambe boiteuse, un regard mauvais dans sa face ridée, qui lui avait pronostiqué les plus pénibles mésaventures, s'il cédait à la tentation de quitter le château paternel, avant les vingt révolus.

On juge avec quelle attention son père veillait sur lui. Jour et nuit des serviteurs fidèles étaient attachés à ses pas et ne le quittaient guère plus que son ombre. Mais songez donc à convaincre de sagesse et de retenue un jeune homme dont le sang bout dans les veines et qui ne rêve que de folles équipées. L'enfant en effet avait grandi et touchait à sa vingtième année. Il aurait rivalisé avec le meilleur cavalier du royaume pour la grâce et la légèreté; nul ne s'entendait mieux aux armes et aux jeux. Bientôt il n'éprouva qu'un désir : jouir de la liberté, courir de par le monde au gré de sa fantaisie. Il finit par y céder.

Un jour, comme la surveillance s'était un peu relâchée, il sauta sur son cheval et partit à travers champs, galopant droit devant lui, au hasard de la route. Il continua longtemps, sans ressentir la fatigue ni la faim, le cœur aussi libre et aussi joyeux que celui de l'oiseau qui a fui la cage. Il n'avait encore rencontré ni un homme ni une habitation lorsque, au sortir d'une vaste lande, il aperçut un manoir d'aspect imposant, dont les murailles avaient plus de cent coudées de haut et dont la porte d'entrée avait la largeur d'une avenue. Un étang dont les eaux brillaient ainsi qu'un miroir sous les rayons du soleil à son déclin,

l'entourait d'un ruban argenté. Dans cet étang trois jeunes filles prenaient leur bain.

« Par saint Cado, patron des hommes de guerre, voilà de bien belles personnes ! pensa-t-il. Je gage que ce sont les filles du seigneur de céans. Qu'elles le soient ou qu'elles ne le soient pas d'ailleurs, il faudra qu'elles m'indiquent le moyen de pénétrer en ce château, car j'en ai assez de courir les chemins. »

Il dit, approche à pas de loup, enlève les habits des baigneuses et se cache dans les roseaux. Malgré sa promptitude et sa dissimulation, celles-ci cependant s'aperçurent du larcin. Toutes les trois se mirent à pleurer.

« Jeune homme, implorèrent-elles, vous ne voudriez pas nous causer un pareil affront. Au nom de ce que nous avons de plus cher, rendez-nous nos habits, car autrement notre père nous tuerait.

- En ce cas, répliqua vivement Victor, reprenez les bien vite.

Mais y a-t-il inconvénient à connaître le nom de ce père si cruel ?

« C'est le charagine, déclare l'une des sœurs, celle qui paraissait la plus grossière et qui répondait au doux nom de Victorine. Quel que soit l'étranger qui entre dans sa demeure, il n'en sort jamais vivant.

- Vraiment ! reprit Victor, hé bien, je serais curieux de savoir s'il n'y aurait pas exception pour moi.

- C'est bien osé de votre part de tenter l'aventure, mais du moins il ne sera pas dit que je ne vous aurai prêté appui. » Et là-dessus Victorine qui déjà se sentait prise de sympathie pour cet audacieux jeune homme à la mine si convenante, se mit à lui prodiguer ses conseils : « Surtout, ajouta-t-elle, faites toujours bien exactement ce que je vous prescrirai de faire. » Victor promit et, approchant de ses lèvres son cor d'ivoire, il en tira un son d'appel qui réveilla dans leurs plus lointaines profondeurs les échos de la demeure du charagine. Un bruit infernal

retentit derrière la porte, semblable à celui d'une meute qui se serait ruée contre lui, et sur le seuil apparut un homme si grand que sa tête aurait atteint la cime d'un peuplier et dont les dents longues et pointues dans sa face énorme hérissée d'une barbe en forme de buisson épineux, rappelaient les défenses d'un sanglier.

À l'aspect de Victor, un gros rire le secoua des pieds à la tête: « Par les cornes du diable, mon petit homme, s'écria-t-il, tu m'as presque fait peur avec ton joujou d'ivoire. Mais dis-moi, que me veux-tu, avant que je te mette dans la marmite toi et ton cheval pour mon souper ?

- Ce que je veux, répliqua Victor qui avait déjà repris toute son assurance, c'est solliciter de vous la main de votre fille Victorine. Aussi bien je ne vous demande pas de déroger, puisque je suis fils de roi.

- J'aurais dû le deviner à ta mine, et ton courage m'en est une preuve présentement, mais sais-tu bien que pour épouser la fille du charagine, il importe de passer au préalable par des conditions fort dures?

- Je les accepte à l'avance.

- Soit! Tu vois cet étang. Avant que le dernier rayon de soleil ne s'y soit éteint, je te commande de le vider de toutes ses eaux avec le seau percé que voilà.

- C'est entendu! »

Et Victor se retira l'air rassuré, mais au fond l'âme mortellement inquiète. Il s'assit sur la berge, se demandant comment il s'acquitterait de sa tâche et réprimant avec peine les larmes qui montaient à ses yeux, quand il reconnut Victorine qui accourait.

« Ne pleurez pas, ami, s'écria la jeune fille, je viens vous donner un coup de main, prenez mon anneau, jetez-le dans l'étang et prononcez ces simples mots :
« Eau d'un côté, poissons de l'autre. »

Victor obéit. Or il avait tout juste dit la dernière syllabe que l'étang était à sec et que les poissons par milliers grouillaient dans la vase, leur ventre écaillé à l'air.

Il rentra au château ... « Est-ce fini déjà, la besogne? interrogea le géant.

- Allez voir plutôt!

- À merveille, passons à la deuxième épreuve. Regarde cette hache en bois. Il faut que demain, au lever du jour, tu t'en serves pour abattre la forêt qui s'élève derrière le château et que le travail soit achevé à midi sonnant.

- Espérons que ce sera fait auparavant. » Le lendemain Victor arrivait dans la forêt, la hache sous le bras, en sifflotant un air de chasse, et la jeune fille le rejoignait « Commandez, conseilla-t'elle, arbres de-ci, branches de-là. »

Victor commanda et dans l'espace d'un moment, il n'y avait plus de forêts; les troncs bien équarris s'empilaient les uns sur les autres et les branches ramassées en fagots formaient des monticules déposés avec art.

À la vue du travail, le charagine demeura émerveillé : « Je constate, observa-t-il, que tu es un habile ouvrier et que tu seras peut-être un excellent gendre : mais voici qui va sans doute dépasser tes facultés. Sur la tour en verre poli qui est devant toi, il y a un oiseau au plumage doré. Cet oiseau, je le guette depuis longtemps; il me le faut dans deux heures.

- Deux heures! c'est bien peu de temps; j'espère néanmoins que cela me suffira. »

Victorine accourut. « Du courage, ami, murmura-t-elle, il s'agit maintenant de me tuer.

- Vous tuer! jamais, riposta Victor avec force, j'aime mieux être tué moi-même.

- Si fait et aussitôt; n'hésitez pas. Quand je serai morte, vous couperez mes membres en morceaux, vous attacherez mes os les uns après les autres et vous

aurez une échelle qui atteindra jusqu'à l'oiseau. Quand vous l'aurez saisi, vous remettrez chaque membre et chaque os à sa place. Vous soufflerez dessus et je ressusciterai. »

Victor se résigna à la volonté de la jeune fille. Il la tua, dressa l'échelle et prit l'oiseau, mais, dans sa précipitation à rendre la vie à sa bien-aimée, il souffla sur elle en oubliant un os. Or c'était l'os du petit doigt de pied et Victorine sortit boiteuse.

Il revint néanmoins vers le charagine, portant triomphalement l'oiseau au plumage doré.

« En vérité, s'écria le géant, tu es le gendre que je rêvais. Je te donnerai une de mes filles, mais comme elles sont aussi belles l'une que l'autre et que je ne veux pas qu'il y ait de jalouses, tu auras celle que tu choisiras, sans les voir, quand elles seront dans leur chambre, ce soir, la lumière éteinte.

- N'oubliez pas qu'il me manque le petit doigt du pied! souffla Victorine à l'oreille de Victor.

- J'ai bien compris», répondit celui-ci et quand, vers minuit; le charagine l'emmena dans l'appartement des trois sœurs, il demanda simplement la permission de toucher leurs doigts de pied. « C'est une bien singulière fantaisie, dit le géant, mais qu'à cela ne tienne ! agis à ta guise ! »

L'examen ne dura pas longtemps. Victor s'arrêta devant une des jeunes filles, en déclarant qu'il choisissait celle-là. Or c'était Victorine.

À quelque temps de là, le mariage avait lieu et le charagine régala ses hôtes d'une façon princière. Toutefois défense était faite aux jeunes époux de jamais quitter le château, sous peine de mort.

Pendant le premier mois ni l'un ni l'autre ne pensèrent à enfreindre la consigne; mais le second mois, Victor se mit à parler à sa femme des bontés de sa mère et des agréments de la cour de son père.

« Si nous essayions de fuir chez eux, proposa Victorine.

- Essayons! répliqua Victor.

- Je connais un moyen d'échapper, continua Victorine; mon père possède deux magnifiques paires de bottes. Avec l'une il attrape sept lieues en une seule enjambée, avec l'autre quatorze. Je lui déroberai cette dernière et nous prendrons facilement du champ.»

Le soir même elle entra dans la chambre du géant, à l'heure où il dormait d'un profond sommeil, saisit une paire de bottes et en chaussa son mari. Hélas! elle reconnut qu'elle s'était trompée et qu'elle avait enlevé les bottes de sept lieues et non celles de quatorze. Impossible de retourner auprès du dormeur, car on sentait qu'il respirait, tout prêt à s'éveiller.

« Il importe d'abord de gagner du temps, murmura la jeune femme, car avec ses bottes de quatorze lieues il aura réussi promptement à nous barrer la route. »

Elle dit et, à grands coups de ciseaux, elle enleva ses beaux cheveux blonds, les posa sur son lit, en les chargeant de répondre trois fois à sa place aux demandes de son père, puis, au bras de son mari, elle s'enfuit du château.

Les fugitifs n'avaient pas encore franchi la limite du domaine que la femme du charagine s'éveilla et, pressentant un malheur, « ta fille doit être partie », dit-elle à son mari.

Celui-ci se frotte les yeux : « Victorine! Victorine! appela-t-il.

- Qu'y a-t-il, père? » répondirent les cheveux blonds, à travers la porte de la chambre des mariés.

Trois fois le géant réitère son appel. Trois fois les cheveux répliquèrent : « Qu'y a-t-il père? » A la quatrième, la question demeure sans réponse. Le charagine comprit qu'il avait été dupé, sauta d'un bond hors de son lit, chaussa ses bottes de quatorze lieues et un gros coutelas à la main, se lança sur la trace des fuyards.

Ceux-ci avaient déjà parcouru bien du chemin et il semblait à Victor qu'ils n'étaient plus éloignés des terres de son père, lorsque Victorine s'arrêta saisie d'épouvante. Là-bas on entendait, au fond de l'horizon, un bruit formidable d'orage en marche et d'éléments entrechoqués. « Mon père, c'est mon père! » s'exclama-t-elle.

Ils longeaient en ce moment un champ de genêts dont les hautes branches atteignaient aux rebords du fossé. Vite ils s'y cachèrent tous les deux, confondus parmi les broussailles. Le charagine passa, sans même se douter de leur présence.

De nouveau, ils reprirent leur route dans une direction opposée. Mais de nouveau à quelque temps de là, ils se rendirent compte que le géant était sur leurs traces. Une chapelle se dressait contre le chemin qui semblait les inviter à chercher un refuge entre ses murailles. Ils y entrèrent. Victor se changea en prêtre et monta à l'autel, pour célébrer la messe. Victorine se changea en enfant de chœur pour la servir. Au même instant le charagine franchissait le seuil.

« N'avez-vous pas vu deux fugitifs passer par ici? cria-t-il.

- *Dominus vobiscum* ! » fit gravement la voix du prêtre.

Un horrible blasphème fut la réponse du géant qui recommença une course éperdue.

La nuit cependant approchait et les deux époux pouvaient croire qu'ils ne le reverraient plus, quand soudain ils entendirent derrière eux le même vent de tempête qui les avait effrayés. « C'est lui! s'écria Victorine, vite cachons-nous! ..

Ils se trouvaient alors sur la place d'un village au milieu de laquelle poules et poussins picoraient à plaisir. En un clin d'œil ils se changèrent en poule et en poussin, perdus parmi la bande.

Le géant était arrivé. Las de courir, il essuya la sueur qui lui perlait au visage. À la vue des volatiles il s'arrêta, on eût dit qu'un soupçon traversait sa tête, mais il se contenta d'aspirer l'air fortement et disparut.

« Sommes-nous à la fin de nos épreuves? demanda Victor qui lui aussi commençait à se sentir à bout de force.

- Bientôt, mon bien aimé, s'il plaît à Dieu », répliqua Victorine. Au même moment, comme pour donner un démenti à la jeune femme, la haute silhouette du charagine se dessinait à l'entrée d'un champ de blé dans lequel s'étaient arrêtés les deux époux, pour prendre un peu de repos.

Ils eurent à peine le temps de se métamorphoser, Victorine en perdrix, Victor en chasseur, le fusil au poing, dissimulé derrière un chêne.

« Cette fois tu ne m'échapperas pas », hurla le géant qui avait reconnu sa fille dans la perdrix volant à tire-d'aile par-dessus les blés, et il se changea lui-même en faucon et il fondit sur elle. Il n'alla pas plus loin. Plus prompt que l'éclair, le coup de fusil de Victor partit et atteignit en plein cœur l'oiseau de proie qui tomba lourdement sur le sol.

Le danger était désormais passé, Victor avec sa femme revint à la cour de son père et il y eut de grandes réjouissances, pour fêter son retour. L'auteur de ce récit y assista lui-même et c'est avec peine qu'on lui permit de se retirer, pour venir vous le raconter.